

# Les idées morales chez les grands prosateurs français du premier Empire et de la Restauration [suite]

Autor(en): **Cart, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **41 (1908)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379836>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES  
IDÉES MORALES CHEZ LES GRANDS PROSATEURS FRANÇAIS  
du premier Empire et de la Restauration

PAR

J. CART<sup>1</sup>

---

CHAPITRE VI

François-Auguste de Chateaubriand (1768-1848).

La vie de Chateaubriand est suffisamment connue. Il l'a racontée lui-même en détail dans les douze gros volumes des *Mémoires d'outre-tombe*<sup>2</sup>. Déjà, dans ses ouvrages précédents, et dans la mesure où l'occasion lui en était fournie, il n'a jamais oublié de se mettre lui-même en scène. Si l'on a toute raison de croire qu'il a été sincère en parlant de lui-même comme il le fait, on envisagera comme une confession personnelle ce qu'il dit de Milton : « Les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien son propre cœur qu'en l'attribuant à un autre<sup>3</sup>. » Quand donc on cherche à se rendre compte du développement moral et religieux de Chateaubriand, il importe d'avoir constamment sous les yeux le portrait qu'il a tracé de lui-même. Comment a-t-il été conduit à plaider la cause du christianisme ? Quels ont

<sup>1</sup> Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraisons de juillet 1906, mars, mai, juillet 1907, mars et avril 1908.

<sup>2</sup> Paris 1849.

<sup>3</sup> *Paradis perdu* (traduction) II, p. 18.

été son point de vue et sa méthode ? Quel a été le résultat de son travail ? Ces diverses questions ne sauraient provoquer des réponses satisfaisantes si, au préalable, on ne se rendait pas un compte exact des circonstances qui ont caractérisé l'enfance et la jeunesse de Chateaubriand aussi bien que son âge mûr. D'un côté, il a subi l'influence de faits qu'on pourrait appeler domestiques ou personnels, et de l'autre, celle de faits généraux ou historiques. C'est de sa bouche que nous apprenons ce qu'a été sa première éducation, le milieu familial qui a été le sien, et comment, sorti de ce milieu, il a été jeté dans le tourbillon provoqué par les graves événements du temps. Un jour est venu où il a cru avoir posé le pied sur un roc solide et résistant. Était-ce là une réalité ou a-t-il été la victime d'une de ces illusions que se font parfois les artistes et les poètes aussi bien que les simples mortels ?

## I

Chateaubriand est né et il est mort Breton et catholique, — catholique et légitimiste. Objet d'un vœu de sa nourrice, c'est-à-dire voué à la Vierge, « je connaissais, dit-il, et j'aimais ma protectrice, que je confondais avec mon ange gardien<sup>1</sup>. » De sa mère, femme « douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination prodigieuse, » il dit « tenir sa religion ». Il se représente, le jour de sa première communion, animé d'une piété sincère qui édifie tout le collège. On en est même à craindre l'excès de sa dévotion. « Il marche d'un pas léger dans tout le triomphe du repentir. » C'est de « ce jour qu'il a été créé honnête homme ! » Cette manière de s'exprimer ne laisse pas que de surprendre. Chateaubriand, quand il écrivait ces mots, savait bien que, selon la doctrine de son Eglise, le baptême l'avait fait chrétien et que la confirmation l'avait fait « parfait chrétien. » Qu'était-ce donc que cet « honnête homme » qui venait ainsi, en quelque sorte, se greffer sur le « parfait chrétien ? »

Dans sa famille, où « il croissait sans étude, » où il ne rece-

<sup>1</sup> *Mémoires d'outre-tombe*, I, p. 76.

avait qu'une « éducation sauvage, » rien ne semblait le préparer au grand rôle qu'il jouerait plus tard comme littérateur et comme homme politique. Destiné à entrer dans l'armée et à s'y faire une position, il est incorporé comme sous-lieutenant au régiment de Navarre. Mais la Révolution va éclater et compromettre la carrière du jeune officier. Déjà même en 1788, à Paris, il constate que « tout est dérangé dans les esprits et dans les mœurs. Le prêtre en chaire évitait le nom de Jésus-Christ et ne parlait que du législateur des chrétiens<sup>1</sup>. » Toutefois, la Révolution l'aurait plutôt entraîné si elle n'eût commencé par des crimes. Les têtes de Foulon et de Berthier portées au bout des piques le firent reculer.

En 1791, au moment de partir pour l'Amérique, Chateaubriand n'est plus « le chrétien zélé qu'il avait été ». — Sous l'influence de lectures philosophiques, il est devenu « un esprit fort, » — « croyant de bonne foi qu'un esprit religieux était paralysé d'un côté ; qu'il y avait des vérités qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui, tout supérieur qu'il pût être d'ailleurs<sup>2</sup>. » Ainsi la foi des jeunes années, ou ce qu'il envisageait comme la foi, avait disparu pour faire place au scepticisme. Le « chrétien zélé » d'autrefois, reparaitrait-il jamais et surtout aurait-il une foi plus sérieuse et mieux fondée que celle des jours anciens ? Assurément, au sein des forêts américaines où Chateaubriand semble n'avoir été chercher que des sujets de poèmes et des peintures romanesques, Atala et le père Aubry ne seraient pas en mesure de le ramener à la foi perdue en lui offrant le spectacle d'un christianisme authentique. Une nouvelle bien grave devait le ramener en Europe : la fuite de Louis XVI et le retour de Varennes. Aux premiers jours de 1793, il foule de nouveau le sol de la France, mais pour joindre bientôt en Allemagne l'armée de Condé. Peu après, blessé et malade, il se réfugiait d'abord à Jersey, puis à Londres.

<sup>1</sup> *Mémoires, etc.*, I, p. 372.

<sup>2</sup> *Ibid.*, etc., II, p. 113.

\* \* \*

Les *Mémoires d'outre-tombe* racontent les détresses matérielles et morales des Emigrés et les moyens auxquels la plupart d'entre eux avaient recours pour se procurer un pain durement gagné. C'est à la littérature que Chateaubriand demandait les chétives ressources qu'elle pouvait lui procurer et c'est à Londres qu'il écrivit et publia son premier ouvrage, l'*Essai historique sur les révolutions* (1797). Ce livre, que l'auteur a désavoué dès l'année qui a suivi sa publication, qu'il a réfuté plus complètement encore dans la nouvelle édition qu'il en fit en 1826, il ne le considérait cependant pas comme impie, mais comme « un livre de doute et de douleur. » En parlant ainsi, il atténuait un peu trop ce qu'il y avait de particulièrement grave dans l'*Essai*, « dont la croyance se réduisait à ce qu'il y a de plus élémentaire dans le déisme, à un minimum au-dessous duquel il n'y a plus rien<sup>1</sup>. » L'auteur ne croit point à la vérité du christianisme; il l'attaque par tous les côtés, il répète avec complaisance les objections du dix-huitième siècle. C'est à la publication de l'*Essai* qu'il a dû « marquer le premier pas qui le fourvoya du chemin de la paix<sup>2</sup>. » Cependant, et d'après les aveux mêmes de Chateaubriand, il paraîtrait que l'*Essai* était, depuis des années déjà, en germe dans son esprit lorsqu'il se décida à le composer. A en juger d'après telle de ses paroles, on pourrait croire que son scepticisme n'était pas bien profond. « Il ne fallait pas, a-t-il écrit, un grand effort pour revenir du scepticisme de l'*Essai* à la certitude du *Génie du christianisme*<sup>3</sup>. » Cet aveu ne laisse pas que de rendre perplexe, car on serait tenté de conclure de la superficialité du scepticisme au peu de solidité de la certitude.

Chateaubriand aurait-il si vite ou même jamais découvert ce qu'il y avait de faux et de dangereux dans l'*Essai* si une

<sup>1</sup> Vinet, *Études sur la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, I, p. 243.

<sup>2</sup> *Mémoires*, etc., III, p. 230.

<sup>3</sup> *Ibid.*, etc., III, p. 270.

circonstance fortuite n'était venue lui ouvrir brusquement les yeux ? Sa sœur Julie, en lui faisant connaître par une lettre la mort de leur mère, ajoutait : « Si tu savais combien de pleurs tes erreurs lui ont fait répandre », allusion évidente aux théories exposées dans l'*Essai*<sup>1</sup>. Lorsque Chateaubriand reçut la lettre de Julie, cette sœur elle-même venait de mourir. Désespéré, il se hâte de jeter au feu des exemplaires de l'*Essai* ; une crise violente se produit dans son état moral et le trouble qu'il éprouve ne se dissipe que lorsque la pensée lui vient d'« expier » son premier ouvrage par un autre qui en serait la réfutation éclatante. Mais l'expiation ne serait pas le fait d'un esprit froissé, humilié, d'un cœur contrit ; elle devait revêtir un caractère public bien propre à frapper les imaginations. « Je voulais, dit-il, un grand bruit, afin qu'il montât jusqu'au séjour de ma mère et que les anges lui portassent ma sainte expiation<sup>2</sup>. » L'ouvrage de Chateaubriand a certainement fait un grand bruit, mais ce bruit ne se sera pas élevé au-dessus de l'atmosphère terrestre. Lui-même en viendra un jour à se demander s'il a tenu tout ce que le billet de sa sœur lui avait fait promettre ? « Un livre suffit-il à Dieu ? N'est-ce pas ma vie que je devrais lui présenter ? Or, cette vie est-elle conforme au *Génie du christianisme* ? Qu'importe que j'aie tracé des images plus ou moins brillantes de la religion, si mes passions jettent une ombre sur ma foi<sup>3</sup> ? » Il est fâcheux que Chateaubriand ne se soit pas posé cette question plus tôt ; il n'aurait sans doute pas écrit ce livre-là, ou il en aurait écrit un autre dont le contenu aurait mieux répondu au titre.

Mais ce titre lui-même est-il exact ? Il semble bien que si Chateaubriand ne s'était pas hâté de le donner, avant même — comme il le reconnaît — d'avoir mis la plume à la main, et que, s'il avait attendu quelque peu, il n'aurait pas écrit en sous-titre : *Beautés de la religion chrétienne*, mais, comme titre principal : *Beautés de la civilisation chrétienne*, car, au fond, tel est le contenu principal de ce livre. Sur ce terrain,

<sup>1</sup> *Mémoires*, etc., III, p. 267. — <sup>2</sup> *Ibid.*, III, p. 273. — <sup>3</sup> *Ibid.*, I, p. 287.

il pouvait comparer la civilisation chrétienne et la civilisation antique et signaler la suprématie de la première sur la seconde. Seulement, pour épargner au lecteur l'embarras du choix, il aurait évité de prêter tant de charme à la civilisation païenne.

## II

En 1800, lorsque Chateaubriand, après avoir passé huit années en Angleterre revint en France, il avait par devers lui les premières feuilles du *Génie du christianisme* imprimées à Londres, mais dont l'impression devait se poursuivre et s'achever à Paris. Il paraît que, déjà avant 1800, il avait publié un premier volume qui avait exigé une refonte complète du sujet et une retouche qui précéda l'édition définitive. Commencé à Londres en 1798, l'ouvrage ne fut donc achevé qu'en 1802. Il était mis en vente à Paris, le 18 avril de cette même année<sup>1</sup>. La seconde édition parut en 1803 avec une dédicace au Premier Consul, dédicace qui ne devait pas reparaître dans les éditions subséquentes.

Il semble que Chateaubriand ait quelque peu hésité avant de livrer son grand ouvrage à la publicité. A ce moment se prenait-il à douter de la validité ou de l'efficacité de l'expiation projetée ? En tout cas, il pouvait déjà éprouver un sentiment dont il a rendu compte plus tard en disant : « J'ai peur, au début de ma carrière, d'avoir fait du mal à la jeunesse, j'ai à réparer auprès d'elle<sup>2</sup>. » Cependant ce sont de tout autres motifs, et des motifs infiniment moins sérieux, qui le déterminent à publier le *Génie du christianisme*. En abordant la terre de France, il avait dans sa valise, — outre les feuilles imprimées de son ouvrage, — les esquisses d'*Atala* et de *René* détachées des *Natchez*. En 1801, parut *Atala*, et c'est de cette publication même que Chateaubriand a fait dater sa carrière publique comme écrivain. On sait combien, malgré la vulgarité du fond, mais grâce au brillant de la forme, le

<sup>1</sup> *Génie du christianisme ou beautés de la religion chrétienne*, par François-Auguste Chateaubriand. 4 volumes in-8°. Paris, an X-1802.

<sup>2</sup> *Mémoires*, etc., V, p. 174.



succès de ce petit roman a été grand. Chose étrange! c'est ce succès même qui détermina l'auteur à recommencer ou à continuer le *Génie du christianisme*. « Je devins à la mode, dit-il, la tête m'en tourna; j'ignorais les jouissances de l'amour-propre et j'en fus éivré<sup>1</sup>. » Singulière idée, on en conviendra, d'avoir fait d'*Atala* l'avant-courrière d'une apologie de la religion chrétienne! Comment le christianisme d'*Atala*, si faux, — *pliqué*, a dit Sainte-Beuve, — bon pour des idolâtres, aurait-il pu résumer l'esprit du vrai christianisme et le reproduire? M. de Chateaubriand a dû le sentir, car cet épisode et celui de *René* ont disparu des dernières éditions du *Génie du christianisme*.

\* \* \*

En écrivant le *Génie du christianisme*, Chateaubriand avait pour but de « rallier les esprits à la cause religieuse. » C'était pour lui « affaire de conscience ». Il avait « senti l'importance de son sujet et il ne voulait pas qu'on doutât de sa sincérité parce que ses sentiments religieux n'avaient pas toujours été ce qu'ils étaient aujourd'hui. » — « Jadis il était tombé dans des déclamations et des sophismes<sup>2</sup>. » Ce qu'il avait voulu faire, c'était donc, — comme il l'a écrit plus tard, — « un ouvrage grave où je ne combattais plus les principes de l'ancienne littérature et de la philosophie par un roman (allusion à *Atala*), mais où je les attaquais par des raisonnements et des faits<sup>3</sup>. »

Chateaubriand prétendait que les défenseurs du christianisme au dix-huitième siècle avaient commis une faute en ne s'apercevant pas qu'il ne s'agissait plus « de discuter tel ou tel dogme puisqu'on niait absolument les bases ». Il fallait « ne pas prouver que le christianisme est excellent parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu parce qu'il est excellent<sup>4</sup> ». En tenant compte des circonstances du moment,

<sup>1</sup> *Mémoires*, etc., IV, p. 6.

<sup>2</sup> *Génie du christianisme*, Préface. — *Mémoires*, etc., III, p. 270.

<sup>3</sup> *Mémoires*, etc., IV, p. 46.

<sup>4</sup> *Génie du christianisme*, I, p. 8-9.



il était peut-être « utile de rendre le christianisme aimable avant de montrer comment il était sérieux, puissant et salutaire<sup>1</sup>. » C'est sans doute cette conviction qui l'a poussé lui-même à essayer d'une nouvelle méthode apologétique. Il ne pouvait méconnaître l'influence qu'avaient eue sur lui les négations des philosophes du dix-huitième siècle, et l'adhésion qu'il leur avait donnée dans son *Essai sur les révolutions*. De là certaines allusions toutes naturelles sous sa plume. Partout où il le peut, il combat le jugement porté par ces philosophes sur le christianisme, « religion barbare, niaise, monacale, ennemie du beau et du génie<sup>2</sup> ». Il s'étonne que Voltaire n'ait pas compris que « l'établissement de l'Évangile, à ne considérer que le rapport humain, est la plus grande révolution qui se soit opérée sur la terre ; l'introduction de la morale, le changement total de l'humanité<sup>3</sup>. »

Aux philosophes qui prétendent que le christianisme arrête le progrès des lumières, il répond qu'en parlant ainsi « ils contredisent manifestement tous les témoignages historiques ; partout la civilisation a marché sur les pas de l'Évangile<sup>4</sup>. » Quelques pages plus haut, en racontant avec un enthousiasme trop peu justifié l'histoire des Missions du Paraguay, il avait, — et non sans raison, — affirmé que « c'est avec la religion et non avec des principes abstraits de philosophie qu'on civilise les hommes et qu'on fonde les empires<sup>5</sup>. » Le principe était vrai ; seulement il aurait fallu distinguer ici entre religion et religion, et Chateaubriand aurait dû se souvenir que « le génie évangélique est éminemment favorable à la liberté<sup>6</sup>, » or ce n'est pas cet esprit-là qui avait présidé à l'établissement fondé par les jésuites au Paraguay.

\* \* \*

Chateaubriand a écrit sur le plan qu'il s'était tracé et la méthode qu'il avait suivie, une page qu'il faut citer.

« On devait chercher à prouver que la religion chrétienne

<sup>1</sup> *Mémoires*, etc., IV, p. 69. — <sup>2</sup> *Paradis perdu* (traduction) II, p. 277.

<sup>3</sup> *Mémoires*, etc., X, p. 44. — <sup>4</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 273.

<sup>5</sup> *Ibid.*, IV, p. 167. — <sup>6</sup> *Ibid.*, IV, p. 312.

est la plus poétique, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres de toutes les religions qui ont jamais existé; que le monde moderne lui doit tout depuis l'agriculture jusqu'aux sciences exactes; depuis les hospices pour les malheureux, jusqu'aux temples bâtis par les Michel-Ange et décorés par les Raphaël. On devait montrer que rien n'est plus divin que sa morale, rien de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; on devait dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste; qu'il n'y a point honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine; enfin il fallait appeler tous les enchantements de l'imagination et tous les intérêts du cœur au secours de cette même religion contre laquelle on les avait armés. Ici, le lecteur voit notre ouvrage. Tous les autres genres d'apologie sont épuisés et peut-être même seraient-ils inutiles aujourd'hui. Qui est-ce qui lirait maintenant un ouvrage théologique<sup>1</sup> ? »

Il suffirait peut-être de relire attentivement cette page pour se rendre compte des lacunes aussi bien que des hors-d'œuvre qui abondent dans le *Génie du christianisme*. Assurément, ce livre n'est pas un ouvrage théologique et cependant Vinet a pu écrire : « Ce livre de religion eût bien mieux valu, s'il eût renfermé un peu plus de religion et beaucoup moins de théologie<sup>2</sup>. » Il semblerait que Chateaubriand a un peu pressenti la critique que l'on pourrait faire de son plan et de sa méthode quand il se demande si l'ouvrage tel qu'il aurait dû être rédigé aurait obtenu le même succès<sup>3</sup> ?

Chateaubriand raconte que longtemps avant d'avoir l'idée de composer le *Génie du christianisme*, il avait rassemblé de nombreux matériaux qui, évidemment, étaient destinés à trouver un autre emploi; d'autant plus qu'à cette époque il n'était pas question du rétablissement des cultes chré-

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, I, p. 9-10.

<sup>2</sup> Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, I, p. 296.

<sup>3</sup> *Mémoires*, etc., IV, p. 63.

tiens. C'est ainsi, par exemple, qu'il avait étudié les Pères de l'Eglise, mais *pour les combattre*, dit-il. L'histoire du moyen âge lui était familière et c'est bien à tort qu'il s'est reproché plus tard de n'avoir « pas tiré un parti suffisant des vies des saints et des légendes, ... histoires merveilleuses, richesse de l'imagination<sup>1</sup>. » Son manuscrit des *Natchez* devait lui fournir des descriptions de la nature. Mais, chose étonnante ! ou plutôt qui n'a pas le droit de surprendre, parmi les *sources* qu'il indique, il ne fait nulle mention des saintes Ecritures. Il est probable qu'à cette époque il avait par devers lui quelque motif pour ne pas les consulter. C'est sans doute plus tard, et lorsque sa pensée d'écrire une apologie du christianisme fut bien arrêtée dans son esprit, qu'il découvrit dans la Bible une source essentielle où il aurait à puiser. Il en parle en effet de manière à faire comprendre de quelle utilité elle a été pour lui et il témoigne d'un grand respect pour ce livre qu'il appelle divin. « La Bible ne ressemble à rien ; c'est un monument détaché de tous les autres<sup>2</sup>. » — « C'est Dieu qui s'abaisse au langage des hommes, pour leur faire comprendre ses merveilles et sa puissance, mais c'est toujours Dieu<sup>3</sup>. » — Que ne s'y est-il toujours tenu plus étroitement et avec un esprit plus affranchi du joug des traditions romaines ! Malheureusement, comme Vinet le remarque, « le christianisme de ce livre (le *Génie*, etc.) embrasse trop indifféremment la religion de la Bible et celle des légendes<sup>4</sup>. »

### III

Il n'est pas nécessaire pour le but que je poursuis, de donner ici une analyse complète, détaillée des matières étudiées dans le *Génie du christianisme*. La portion la plus considérable de cet ouvrage est, en effet, consacrée à des sujets qui n'ont rien de spécifiquement chrétien, ni même de religieux. Ainsi, à côté de l'existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature, se rencontre un chapitre plein de

<sup>1</sup> *Mémoires*, etc., IV, p. 60. — <sup>2</sup> *Génie du christianisme*, II, p. 298.

<sup>3</sup> *Mémoires*, etc., II, p. 302. — <sup>4</sup> Vinet, *Etudes*, etc., I, p. 302.

charme sur les migrations des oiseaux. Les épopées chrétiennes, le merveilleux, voisinent avec les beaux-arts, la musique. La philosophie et l'éloquence n'empêchent pas d'entendre le son harmonieux des cloches ni de visiter les tombeaux. Le clergé et la chevalerie ne demeurent pas indifférents à l'agriculture et au commerce. Bref ! ces chapitres renferment certainement beaucoup de choses curieuses, intéressantes, poétiques, mais sans caractère proprement religieux. Il suffira, pour notre propos, de relever, dans l'ouvrage de Chateaubriand, ce qu'il contient de spécial sur le christianisme lui-même, ou ce que l'auteur envisage comme le christianisme authentique. Toutefois, ce n'est pas sans y prendre peine que l'on parvient à extraire de la masse de matériaux enfouis dans ces gros volumes quelques données nettes et précises sur ce qui caractérise essentiellement le christianisme et ce qui, d'une manière absolue, le différencie d'avec toute autre religion. L'ordre des matières adopté par Chateaubriand n'est pas précisément celui que l'on s'attendrait à trouver dans un ouvrage au caractère quelque peu systématique. Il est vrai que telle n'a pas été la préoccupation de l'auteur.

Chateaubriand croit à la chute, au péché originel. « A quiconque n'admet pas une chute originelle, l'existence du mal moral est inexplicable<sup>1</sup> ». C'est en termes excellents qu'il parle de Jésus-Christ. « Jésus-Christ peut, en toute vérité, être appelé, dans le sens matériel, le *Sauveur du monde*, comme il l'est dans le sens spirituel... C'est à partir de l'Évangile que le monde entier a changé de face... Il faut considérer l'Évangile comme une grande pensée religieuse qui a renouvelé la race humaine<sup>2</sup>. » — « Jésus-Christ nous a rendu l'héritage que le péché d'Adam nous avait ravi<sup>3</sup>. » C'est dans le Nouveau Testament « que parle l'amour ; c'est là que le Verbe s'est réellement *fait chair*. La religion du fils de Marie est comme l'essence de toutes les religions, ou ce qu'il y a de plus céleste en elles<sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 44. — <sup>2</sup> *Ibid.*, IV, p. 327.

<sup>3</sup> *Ibid.*, IV, p. 125. — <sup>4</sup> *Ibid.*, II, p. 507.

Après un rapide coup d'œil sur la vie de Jésus, Chateaubriand en tire cette conclusion : « Quand les voix du monde s'élèveraient contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base, soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une *croix* ne saurait être qu'un Dieu <sup>1</sup> ». Plus tard, et à propos de Napoléon qui déclare vouloir mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine, Chateaubriand reviendra sur ce sujet et il écrira dans ses *Mémoires* : « Voulez-vous savoir le prix de la croix ? Cherchez dans le monde entier ce qui convient le mieux à l'homme de génie mourant <sup>2</sup>. » On est donc autorisé à affirmer que le christianisme n'est pas venu des hommes ; qu'il est une religion révélée <sup>3</sup>. — « C'est du révélateur ou du Christ que vous tenez tout ; c'est du Sauveur, *Salvator*, du Consolateur, *Paracletus*, qu'il vous faut toujours partir ; c'est de lui que vous avez reçu les germes de la civilisation et de la philosophie <sup>4</sup>. » C'est ainsi que, dans ses *Mémoires*, Chateaubriand complétera l'idée de la révélation exprimée plus haut.

\* \* \*

L'auteur du *Génie du christianisme* a parlé, on le voit, des faits de la rédemption d'une manière conforme à la doctrine dite orthodoxe. En outre, il s'élève fortement contre l'athéisme. « Quand, dit-il, les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se précipitent dans tous les crimes, en dépit des lois et des bourreaux <sup>5</sup>. » — « L'athéisme n'est bon à personne <sup>6</sup>. » L'argument paraîtra trop utilitaire. En voici un autre qui présente le côté utilitaire sous une autre forme. C'est à propos de l'éloquence : « L'athéisme ruine autant les beautés du génie que celles du sentiment ; il est la source du mauvais goût et de crimes qui marchent presque toujours ensemble <sup>7</sup>. » Cha-

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 17, 86, 87.

<sup>2</sup> *Mémoires*, etc., VII, p. 159, 60. — <sup>3</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 351.

<sup>4</sup> *Mémoires*, etc., XI, p. 486. — <sup>5</sup> *Ibid.*, I, p. 255. — <sup>6</sup> *Ibid.*, IV, p. 312.

<sup>7</sup> *Ibid.*, III, p. 140.



teaubriand s'est exprimé autre part, sur ce sujet, d'une manière plus vraie : « Pour l'homme sans foi, l'existence a cela d'affreux qu'elle fait sentir le néant.... La vie de l'athée est un effrayant éclair qui ne sert qu'à découvrir l'abîme<sup>1</sup>. »

Lorsqu'il se décida à essayer d'une méthode apologétique autre que celle dont on avait fait usage jusqu'à ce jour, il semble que Chateaubriand cédait à des intuitions assez justes. C'est ainsi qu'il écrit : « La doctrine de l'Évangile n'a point son siège dans la tête mais dans le cœur<sup>2</sup>. » Et encore : « L'Évangile n'est point la mort du cœur, il en est la règle<sup>3</sup>. » « Rapportons tout à Dieu comme à la cause universelle. » « Il est bon, il est beau, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu, et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles<sup>4</sup>. » Il est donc regrettable qu'il ne se soit pas toujours laissé guider par des principes qui se légitiment devant l'expérience chrétienne et qu'il les ait trop souvent perdus de vue, influencé qu'il était sans doute, dans ces moments-là, par tout un côté de son éducation religieuse et emporté par son imagination. Ce qui satisfait cette dernière devient facilement à ses yeux la preuve de la vérité. La religion chrétienne est une « charmante religion<sup>5</sup> ». Aussi, à la fin de sa carrière, et malgré les leçons que la vie lui avait données, caractérisait-il la fragilité de l'édifice qu'il avait péniblement construit, en écrivant : « Littérateur, j'ai essayé de rétablir le culte sur ses ruines<sup>6</sup>. »

\* \* \*

L'image du christianisme, telle qu'elle ressort du livre que M. de Chateaubriand a consacré à la peinture de ce dernier, est loin d'être précise et conforme à l'original. Quand, dans *Atala*, il prétendait fournir un exemple probant des *Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*, il représentait, — bien malgré lui pourtant, — la religion du P. Aubry comme bien pauvre

<sup>1</sup> *Mémoires*, etc., IV, p. 41. — <sup>2</sup> *Génie du christianisme*, I, p. 35.

<sup>3</sup> *Ibid.*, I, p. 239. — <sup>4</sup> *Ibid.*, III, p. 77, 175. — <sup>5</sup> *Ibid.*, II, p. 255.

<sup>6</sup> *Mémoires*, etc., XI, p. 495.

et bien extérieure<sup>1</sup>. Mais Chateaubriand lui-même, saisissait-il mieux que le missionnaire américain ce qui constitue l'essence du christianisme, quand il écrivait, au sujet de ce dernier : « Plus on l'approfondit, plus on remarque qu'il n'est que le développement des lumières naturelles et le résultat nécessaire de la vieillesse de la société<sup>2</sup> » Mais alors que devient l'idée de révélation affirmée par Chateaubriand lui-même ? Dans ces conditions-là ne serait-elle pas absolument inutile ? Et le christianisme ne serait-il que le produit d'une évolution naturelle de l'esprit humain ? Les contradictions de cette nature ne sont pas rares dans un ouvrage qui devait être une apologie triomphante de la religion chrétienne. La plupart des questions soulevées ou abordées par l'auteur sont ainsi traitées avec une étrange superficialité. En réalité, c'est moins le christianisme lui-même qui est mis ici en lumière, que la conception catholique du christianisme avec les déformations que cette conception a fait subir à ce dernier. C'est l'enseignement de l'*Eglise* bien plus que celui de Jésus-Christ et des apôtres. Rien d'étonnant à ce que l'auteur confonde souvent le christianisme et l'*Eglise*, tandis que cette dernière se condense dans le *clergé*.

A. Vinet dit donc avec raison : « C'est toujours, sous le nom du christianisme, le catholicisme exclusivement, » et il ajoute que la religion avait moins à gagner qu'à perdre « à cette noble et magnifique parade<sup>3</sup>. » Avec Vinet encore, on peut croire que « l'apologétique proprement dite et la poétique se seraient entr'aidées si l'auteur eût pénétré jusqu'au cœur de cette religion qu'il voulait faire aimer<sup>4</sup>. C'est l'édifice romain que Chateaubriand a reconstruit à nouveaux frais et qu'il s'est appliqué à présenter sous le jour le plus poétique. — N'ayant plaidé la cause de l'Évangile qu'avec les arguments recommandés ou autorisés par l'*Eglise*, on conçoit qu'il soit devenu, comme on l'a dit avec de nombreuses preuves à l'appui, le favori du clergé, des salons et des châ-

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, III, 252. — <sup>2</sup> *Ibid.*, IV, p. 25.

<sup>3</sup> Vinet, *Etudes sur la littérature française*, I, p. 362-63.

<sup>4</sup> Vinet, *Ibid.*, I, p. 297.



teaux. Et cependant, en s'efforçant, par exemple, de démontrer la possibilité du merveilleux chrétien, il *paganisait* ce qu'on pourrait appeler les divinités chrétiennes : les anges et les saints. La préoccupation à laquelle il obéissait était due à ce qu'il y avait de païen dans son éducation. Il jugeait le merveilleux chrétien en se plaçant au point de vue d'un poète païen. Il découvrait le merveilleux dans le christianisme parce qu'il voyait ce dernier au travers du paganisme, tout au moins lorsqu'il s'agissait du merveilleux. En plaidant la cause du merveilleux chrétien, Chateaubriand a donc « gagné celle du merveilleux mythologique, ... » parce qu'il n'y a « point de merveilleux dans notre religion, bien qu'elle soit merveilleuse<sup>1</sup>. » Mais à l'époque où parut le *Génie du christianisme*, la foule des lecteurs n'y regarda pas de si près.

\* \* \*

Après cet exposé de la manière dont Chateaubriand a conçu et représenté le christianisme, on ne s'attendra peut-être pas à ce que les idées morales reposant sur cette base aient rien de bien original. Il faut cependant signaler quelques maximes d'une vérité pratique incontestable.

Chateaubriand envisage à bon droit la religion comme la source de la morale et il combat les philosophes qui, dit-il, « ont cru que la religion avait été *inventée* pour soutenir la morale. Ils ne se sont pas aperçus qu'ils prenaient l'effet pour la cause. Ce n'est pas la religion qui découle de la morale ; c'est la morale qui naît de la religion<sup>2</sup>. » Il va même jusqu'à affirmer que, dans le christianisme, « la religion et la morale sont une même chose<sup>3</sup>. » — « Le christianisme a montré que les vertus ne sont des vertus qu'autant qu'elles refluent vers leur source, c'est-à-dire, vers Dieu<sup>4</sup>. » En conséquence, si Dieu est la source de toutes les vertus, l'homme ne peut puiser à cette source que dans la mesure où il a la *foi*, parce qu'il n'y a de puissance que dans la conviction.

D'autre part, il n'y a point de morale s'il n'y a point d'autre

<sup>1</sup> Vinet, *Études sur la littérature*, I, p. 390-391.

<sup>2</sup> *Génie du christianisme*, I, p. 255. — <sup>3</sup> *Ibid.*, II, p. 47. — <sup>4</sup> *Ibid.*, I, p. 90.

vie. Or, la conscience elle-même, le sentiment intime prouve l'immortalité de l'âme. « La conscience ne serait-elle qu'un fantôme de l'imagination ou la peur du châtement des hommes<sup>1</sup>? » La morale est en dernier lieu la base de toute institution sociale. Le christianisme a sauvé la société d'une destruction totale, mais, « si tout est matière en nous, il n'y a réellement ni vice ni vertu, et conséquemment plus de morale<sup>2</sup>. » « Toutes les bases du vice et de la vertu ont changé parmi les hommes chrétiens depuis la prédication de l'Évangile<sup>3</sup>. » Tandis que « les mœurs de nos pères étaient encore barbares, la morale, au moyen de l'Évangile, s'était élevée chez eux à son dernier point de perfection, parce que le christianisme a fourni dès sa naissance le *beau idéal moral* ou le *beau idéal des caractères*, que n'a pu donner le polythéisme<sup>4</sup>. » « Jamais un philosophe, si sage qu'il ait été, n'a pu s'élever au-dessus de la morale chrétienne<sup>5</sup>. » Aussi « plus la morale évangélique sera connue et pratiquée, plus les hommes seront éclairés sur leur bonheur et sur leurs véritables intérêts<sup>6</sup>. » « Qu'il est faible celui que les passions dominent; qu'il est fort celui qui se repose en Dieu<sup>7</sup>! »

Dans ce même ordre d'idées, citons le fait suivant. A la date du 5 décembre 1818, le *Conservateur*, journal fondé par M. de Chateaubriand, renfermait un article sérieux sur *la morale des intérêts matériels et celle des devoirs*. « Le devoir est un *fait*, l'intérêt une *fiction*. Le devoir établit l'ordre moral; il donne à la société humaine la seule existence durable qu'elle puisse avoir. L'intérêt fondé sur la fortune en a la mobilité<sup>8</sup>. » Et Chateaubriand estimait que « les hommes se trompent presque toujours dans leur intérêt, soit qu'ils se meuvent par sagesse ou par passion. » Mais d'où le christianisme a-t-il donc tiré toutes les moralités qu'il renferme? Il les a tirées « du fond du sépulcre. C'est par la mort que la morale est entrée dans la vie; si l'homme, tel qu'il est aujour-

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, I, p. 251. — <sup>2</sup> *Ibid.*, I, p. 255.

<sup>3</sup> *Ibid.*, II, p. 115. — <sup>4</sup> *Ibid.*, II, p. 106, 113. — <sup>5</sup> *Ibid.*, II, p. 250.

<sup>6</sup> *Ibid.*, IV, p. 340. — <sup>7</sup> *Ibid.*, III, p. 254.

<sup>8</sup> *Mémoires*, etc., II, 246-20.

d'hui, après sa chute, fût demeuré immortel, peut-être n'eût-il jamais connu la vertu <sup>1</sup>. »

On parle de philanthropie, mais c'est « la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence <sup>2</sup>. » — « La charité, vertu vraiment chrétienne et inconnue des anciens, a pris naissance dans Jésus-Christ <sup>3</sup>. » — C'est elle qui « console et soutient les hommes ; elle est cet unique bien, cette espérance puisée au fond de la boîte de Pandore <sup>4</sup>. » C'est elle encore qui est le plus puissant motif de l'amour de la patrie. Dans ses *Mémoires*, Chateaubriand appuiera sur ce point en écrivant : « Tout acte de philanthropie auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité, n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom et souvent défigurée <sup>5</sup>. » — C'est du spectacle offert par la morale chrétienne que Chateaubriand croit pouvoir conclure la divinité de Jésus-Christ : « Ah ! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes sont les attributs de la divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ <sup>6</sup> ? »

<sup>1</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 127. Vinet a bien mieux dit, lorsqu'il a écrit : « Il y a trop de raisons de croire que si l'homme n'eût pas connu le malheur et la mort, il n'eût donné que peu de pensées et peu d'intérêt à la religion » (*Méditations évangéliques*, p. 17.)

<sup>2</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 125. — <sup>3</sup> *Ibid.*, IV, p. 244.

<sup>4</sup> *Ibid.*, IV, p. 176. — <sup>5</sup> *Mémoires*, etc., XI, p. 425.

<sup>6</sup> *Génie du christianisme*, IV, p. 91.